Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Miguel Ramon

Yolande Villemaire

Volume 24, Number 4 (142), July–August 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30328ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villemaire, Y. (1982). Miguel Ramon. *Liberté*, 24(4), 42–52.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

YOLANDE VILLEMAIRE

Miguel Ramon

C'est drôle que tu parles de Castaneda dans ta lettre. C'est drôle parce que, depuis un bout de temps, c'est comme si le temps se lovait, s'enroulant sur lui-même comme un crotale. Comme s'il y avait dans chaque chose la mémoire de toutes les choses, je marche dans le printemps en ce samedi 24 avril 1982 et c'est mon passé que je traverse, image par image. C'est mon passé et c'est mon futur en même temps, je l'entends dans tout mon corps le futur quand on s'assoit près de l'étang où le coassement des grenouilles sous le coup de chaleur de trois heures de l'après-midi est tellement strident qu'on en est étourdis.

Il y a dans l'air quelque chose d'électrique, de sexuel, de pesant. François dit en riant que tout ça parce que les rainettes sont en train de copuler. C'est vrai, on se sent rouler dans une lourde vague d'amour. Si je regarde l'étang, je suis sur un radeau de planches sur une rivière l'automne à Boise, Idaho. Si je ferme les yeux pour écouter le chant des grenouilles, je suis en haut du Space Needle de Seattle la nuit et la ville bruit et tinte dans mes oreilles tandis qu'un bateau-lumière glisse comme un escargot traînant sa bave sur l'eau noire du Pacifique. C'est vrai et ce n'est pas vrai en même temps parce que les grenouilles sont

des alliées et que ce qu'elles trament cet après-midi-là, cachées dans les joncs de l'étang ensoleillé, c'est aussi bien la mort que l'amour. J'ai compris cela en marchant sur la promenade circulaire autour du Space Needle. Cela, le paradoxe. La ville comme autant de circuits transistorisés d'une gigantesque machine et nous, rien, des chips très-miniatures dans l'hologramme. Et, aussi, ma mémoire de Seattle contenant tout de Seattle. J'étais un jeune matelot un peu saoul sur ce bateau en holomouvement sur l'eau noire du Pacifique en train de regarder le Space Needle de Seattle haut dans la nuit et de se rappeler l'ancienne Lémurie. J'étais cela et d'autre chose encore et rien du tout, aussi. J'étais encapsulée dans le désir de vivre. C'était bon et terrifiant comme ce concert des grenouilles ce jour-là.

Parfois, elles crient si fort qu'on ne peut s'entendre. François dit quelque chose mais je n'entends pas. De toutes façons, il fait trop chaud pour entendre. Je ferme les yeux et je jouis de ces milliards de variantes sonores qui font frémir ma peau. Puis l'ensemble se calme; quelques voix seules poursuivent leurs trémolos et le désir s'épuise sous le soleil.

C'est drôle que tu parles de Castaneda dans ta lettre parce que ce jour-là, où je me suis tout rappelé, dans la chambre à air chaud près de l'étang des grenouilles, je me suis rappelé de lui aussi. Car je l'ai rencontré, en décembre 1979, à Puerto Vallarta au Mexique. Bryan était en train d'écrire une pièce pour la radio. Ça s'appelait: *La machine à varger dans le temps*. Ça le rendait brutal, violent, méchant. Une nuit, il m'avait mordue en dormant. J'en pouvais plus. Il disait, lui, que je lui avais donné un coup de poing dans le ventre mais je ne m'en rappelais plus.

On était marqués du sceau d'une violence physique et mentale qui nous jetait sans cesse l'un contre l'autre dans le vortex tumultueux de ce Molino de Aguas pourtant très tropical. C'était pas longtemps avant que l'Union Soviétique envahisse l'Afghanistan. C'était le début de la fin. Et, entre nous, c'était la guerre. On s'aimait encore, pourtant. Mais le Pouvoir avait déjà fait de moi sa proie dans l'espace aérien au-dessus de Concepcion del Oro, à 4 308 milles nautiques de Buenos Aires tandis que Bryan s'était endormi au creux de son down de coke. A l'époque, je n'avais pas compris encore qu'il était «accroché». Le Mexique était en train de me happer et Bryan allait choisir d'enfouir sa tête dans le sable pour plusieurs années. Je pleurais tout le temps. J'aurais voulu l'arracher à son destin. Mais j'étais moi-même la proie de l'ombre. Alors je pleurais, la nuit, sur la plage. Etendue de tout mon long sur le sable humide à écouter les rumeurs glauques du Pacifique.

Un soir, peu de temps avant la nuit de Noël, j'abandonne. Je laisse Bryan à sa «machine à varger dans le temps», je sèche mes larmes, je mets mon costume en satin mauve et je m'en vais fêter ma nouvelle vie à l'Estrella del Oro, restaurant-bar du bord de mer. Je me fais même photographe, levant ma coupe de margarita, par un photographe ambulancier. C'est drôle, sur cette photographie, j'ai un tikal noir sur le front. C'est à cause de la mauvaise qualité de la photo. Mais j'ai quand même un tikal noir sur le front. Je fête mes noces de sang et le sang séché, noir, sur mon front, me rappelle ce qui m'attend.

Je suis déjà sous l'emprise du dieu-alcool quand un jeune homme blond à la peau très foncée me sourit du bas de l'escalier en spirale qui relie la mezzanine et

le premier étage de l'Estrella del Oro. Je lui rends son sourire. Il monte alors lentement l'escalier pour venir jusqu'à ma table. Il est grand, mince, vêtu de blanc. Son sourire est étrange car il lui manque quelques dents. Il s'adresse à moi dans un anglais sommaire, me dit qu'il s'appelle José-Luis Solis et qu'il m'invite à prendre un verre avec lui au bar dès que j'aurai terminé mon repas. J'accepte. Il sourit et redescend. C'est un Indien, c'est évident. Un Métis probablement. Il a l'air d'un Aztèque.

Mais, trois quarts d'heure plus tard, au bar, je ne le retrouve pas. Il y a beaucoup de monde et de bruit. Ça sent l'huile solaire, la peau brûlée, l'alcool. Je commande une dixième margarita. Je finis par trouver un coin tranquille, une banquette de moquette grise, dans un recoin. Mon vis-à-vis, un homme d'une trentaine d'années en costume gris, semble assez ennuyeux. Je reporte mon attention ailleurs dans l'espoir de peut-être apercevoir José-Luis Solis dans la cohue qui se presse sur la piste de danse.

J'absorbe margarita sur margarita et je tourbillonne dans l'odeur de la tequila et le goût de la limette. C'est un maëlstrom éthylique qui est en train de me noyer dans ma mémoire du Mexique car je suis maintenant sur la dix-huitième marche de la pyramide du Devin à Uxmal et j'ai peur de tomber tête première dans la tête verte de la savane yucatèque. Sur la route de Tulum, un gigantesque iguane traverse à deux pouces de mes orteils. Une femme maya me parle longuement en dialecte maya dans l'autobus d'Isla de Mujeres. Je souris et je comprends tout ce qu'elle me dit. Mais comment est-ce que je peux comprendre ce qu'elle me dit? Je regarde le temple des écritures secrètes de Chichen Itza. C'est la fin de l'après-midi,

en décembre 1976. Le vent chaud court dans les sentiers des ruines, fait frémir l'herbe haute et très-verte. Chac-Mool rugit, la pluie tombe drue sur la plage de Cancun. J'ai peur du vent.

J'ouvre les yeux. C'est le système de climatisation et de ventilation du bar qui me souffle sur la nuque. Je change de place. Je me retrouve assise à côté du monsieur gris. Il porte des lunettes d'écaille. Je le regarde avec plus d'attention. Il a l'air bien sérieux. Et, tout d'un coup, comme une évidence qui me saute aux yeux, mais c'est dans mon corps que ça se passe, à quelques pouces en bas de mon nombril, j'ai le sentiment que ce monsieur gris à lunettes d'écaille et l'air sérieux c'est Carlos Castaneda. Excitée par l'alcool, je m'empresse de lui révéler ma perspicacité. Il me répond, en espagnol, qu'il ne parle pas l'anglais. Je rassemble alors tout mon vocabulaire espagnol pour essayer de lui faire comprendre qu'il est Carlos Castaneda. Il dit que non, qu'il s'appelle Miguel Ramon. Je lui demande s'il sait qui est Carlos Castaneda. Il dit que non, qu'il ne le connaît pas. Il fait semblant de croire que Carlos Castaneda est un habitué de l'Estrella del Oro. Rusé ce Castaneda. N'empêche, je me mets à lui expliquer que Carlos Castaneda est un ethnologue américain qui, au cours d'une thèse sur les propriétés des plantes médicinales, s'est trouvé sur le chemin d'une initiation à la sorcellerie par l'intermédiaire de don Juan, un Indien yaqui. Je veux voir jusqu'à quel point l'auteur peut supporter qu'on lui résume ainsi son œuvre en pleine face. J'en suis à de laborieuses explications sur ce qu'est un guerrier et à des anecdotes piquantes sur la personnalité primesautière de don Juan quand le jeune homme blond à la peau foncée fait son appari-

tion. Il me demande ce qu'il peut m'offrir. Je dis qu'une margarita me conviendrait. Il se présente à mon interlocuteur, lequel lui répond, poliment: «Miguel Ramon». Je m'empresse d'intervenir pour expliquer à José-Luis Solis qu'il dit s'appeler Miguel Ramon mais qu'en réalité c'est Carlos Castaneda, ce qui semble le laisser tout à fait froid. Je me mets alors à lui expliquer à lui aussi qui est Carlos Castaneda. J'ajoute cette fois que je sais bien que le guerrier doit effacer toute son histoire personnelle mais qu'allez, entre nous, là, il pourrait bien avouer son identité puisque je l'ai démasqué. En disant ça, je me rappelle la fois où j'ai découvert que Djinnny était Réjean Ducharme. Ce qu'il refuse toujours d'admettre. Mais, moi, je le sais. C'est ça qui compte.

Perdue dans mes explications volubiles, je ne me rends pas compte tout de suite que Carlos Castaneda s'est éclipcé. C'est seulement le lendemain matin, tandis que je raconte la scène à Bryan, que je découvre la faille. Bryan me demande comment j'ai fait pour reconnaître Castaneda, est-ce que j'ai déjà vu une photo? Je suis bien obligée d'avouer que non. Comment j'ai fait, d'abord, pour le reconnaître? Car c'était lui, j'en mettrais ma main au feu.

Quelques jours plus tard, je suis étendue sur le lit de José-Luis Solis dans sa petite maison de pierre dans la montagne derrière Puerto Vallarta. Je fume une Gitane filtre en regardant le plafond à travers le moustiquaire rose. Il fait soleil dehors. On entend *Michelle, ma belle* des Beattles. C'est le lecteur de cassettes de José-Luis Solis. Je dis que c'est drôle d'entendre ça dans la jungle. José-Luis rit, dit que c'est pas vraiment la jungle, qu'il n'y a pas de tigres que «el señor tigre» c'est lui et il recommence à me

faire l'amour.

Plus tard, je lui demande d'où vient cette étrange couverture qu'il a sur son lit. Elle représente le dieu égyptien Ptah. C'est aussi étonnant de voir ça là que d'entendre *Michelle* des Beattles. Il dit que c'est une touriste française qu'il a rencontrée au bar du Camino Real, deux ans plus tôt. Il me demande si je veux prendre une douche.

Il n'y a ni électricité ni eau dans sa petite maison, je demande s'il y a des douches dans la jungle. Il me dit que je vais voir, m'enjoins de mettre mon bikini, m'entraîne nu-pieds dans un petit sentier qui grimpe dans la montagne. Au bout d'une demi-heure, il y a une maison qui apparaît au bout du sentier. José-Luis Solis me tient toujours par la main, j'ai peur de me piquer les pieds sur des bibittes exotiques. On monte un petit escalier qui conduit à la grande maison. Je demande c'est quoi cette maison-là. José-Luis Solis dit que c'est des amis à lui qui habitent ici. A droite, tout près, il y a une plus petite maison en bois. Je m'approche. Il y a quelque chose de peint sur la porte, un dessin fait de cercles très colorés. C'est écrit, autour du cercle: «Association Internationale de Gurus». Je dis: «Aie! qu'est-ce que c'est ça?» et je veux regarder de plus près mais José-Luis m'entraîne et dit qu'il ne faut pas déranger, que le gourou est malade. Juste à ce moment-là, un homme à lunettes, pas très grand, entre dans la petite maison, venu de je ne sais où. Il dit même: «Buenos días» mais je n'ai pas le temps de répondre, José-Luis Solis m'entraîne dans un autre escalier qui mène à la grande maison. Je n'ai jamais été aussi curieuse de toute ma vie mais l'empressement de José-Luis est irrésistible, je ne peux m'empêcher de lui obéir malgré ce mystère qui

brûle derrière moi. Sur la terrasse, il y a une douche en plein air. Il y a même du shampoing. Du soleil et personne. On se lave les cheveux, en riant. Beaucoup plus bas dans la vallée, des femmes indiennes sont en train de laver des vêtements à l'eau courante de la rivière. Je demande si c'est la même rivière qu'on traverse sur le pont de cordes quand on redescend vers Puerto Vallarta. José répond que oui mais j'ai l'impression que c'est à l'autre bout du monde.

On grimpe sur le toit pour se faire sécher. José-Luis Solis sort alors un joint d'Acapulco Gold qu'il avait caché dans ses souliers. On se passe le joint. On est assis à quelques pieds l'un de l'autre, côte à côte sur le toit de tôle légèrement incliné. On fait face à la rivière qui serpente, mince filet vert dans le vert plus profond de la vallée. L'horizon est bouché tout le tour par des montagnes plantées de palmiers. En tournant la tête, une éclaircie entre deux montagnes permet cependant de voir le soleil se coucher sur le Pacifique. Ça me rappelle que je suis à Puerto Vallarta. Ça me rappelle Bryan. Ça me rappelle «la machine à varger dans le temps» et le Molino de Aguas. Ça me rappelle ma main mordue dans le noir et mes nuits à pleurer sur la plage. Ça me rappelle l'Estrella del Oro et Carlos Castaneda qui dit s'appeler Miguel Ramon. Ça me rappelle le dieu Ptah sur la couverture du lit de José-Luis Solis. Ça me rappelle *Michelle, ma belle* des Beattles et cette petite fille avec des nattes qui s'appelle Michelle et qui porte un costume de bain Wonder Woman sur la plage. Elle a cinq ans et elle me montre comment faire un château de sable sur la plage le jour de mon premier coup de soleil. Alors, tandis que je regarde le serpent vert de la rivière couler vers la mer, je dis: «Yo no entendio

nada». Et don Juan répond: «Si.» Car c'est lui, j'en ai très nettement le sentiment. C'est lui et ce n'est pas lui puisque c'est aussi José-Luis Solis et qu'il n'a même pas lu les livres de Castaneda. Et, dans la mince faille du filet d'eau je glisse car l'univers s'est ouvert. Je descends en courant les sept piscines sacrées, étangs naturels formés par le torrent. C'est alors que je la vois, elle, monstre gluant qui roule dans la dernière piscine. Je reste là, hébétée. Ce n'est pas peur que j'ai. C'est pire. Comme si toute ma volonté s'était condensée en un minuscule point noir dans mon œil droit et que je m'y accrochais désespérément, éperdue de curiosité. Elle sort de l'eau, gigantesque, couverte d'écailles vertes, le cheveu noir et luisant. C'est une femme-grenouille aux allures de dragon, une bête mythique qui me jette de la poudre aux yeux. Je m'assois sur le bord de la piscine naturelle d'eau presque noire. Je dis que je sais qui elle est. Que je veux tout apprendre d'elle.

Peu à peu, dans la pénombre, elle reprend sa forme humaine. C'est la femme-nagual. Elle porte un pantalon très moulant en peau de serpent, une blouse en soie émeraude, des souliers verts en crocodile, une veste cintrée en skaï lime phosphorescent et des boucles d'oreilles en formes d'étoiles vertes. Elle lisse ses cheveux très noirs, coupés courts, luisants de brillantine. Et elle sourit: Et quel sourire! Un sourire de triomphe. Suave et diabolique à la fois. Elle me fait signe de la suivre le long d'un sentier plutôt escarpé qui débouche sur l'océan. Nous nous asseyons face au Pacifique qui roule ses lourds rouleaux d'eau chaude, brassant la mémoire de cette Terre de Mû dont la femme-nagual me parle pendant des heures. Je l'écoute avidement et pourtant on dirait que ce

qu'elle dit ne «prend» pas dans les filets de ma pensée. Mais elle dit qu'elle m'attendait. Ca, c'est clair. Elle dit que je suis vraiment très terrienne, enracinée, tellurique. Qu'il faut que j'apprenne à me déplacer si je veux voir l'hologramme. Elle dit que c'est bête de ma part de *vouloir croire* que Miguel Ramon est en réalité Carlos Castaneda. Elle dit que ce qui est bête c'est que je pense qu'il y a une réalité. Elle dit qu'il n'y a pas de réalité. Aucune.

Je sens un froid envahir mon corps à mesure qu'elle parle. J'ai envie de fuir. Mais la curiosité me retient. De toutes façons, je ne vois pas très bien où je pourrais fuir parce que je ne sais même pas dans quelle réalité je suis. Mais la femme-nagual dit qu'il n'y a pas de réalité. Elle dit aussi que de toutes façons, Carlos Castaneda est un imbécile qui a compris tout de travers les enseignements de don Juan et les siens. Elle dit qu'il commence à se rappeler ce qu'elle lui a appris sur les sept piscines sacrées du plaisir sexuel mais que sa culpabilité le rend sourd et muet. Je lui demande ce qu'elle pense du féminisme. Elle éclate de rire. Je suis un peu vexée. Elle dit que l'important, pour la guerrière, c'est de ne pas cacher qu'elle n'abandonnera jamais son pouvoir sexuel. Et c'est aussi de veiller à ne jamais l'abandonner à qui et à quoi que ce soit. La guerrière s'abandonne totalement à son corps et au corps de l'autre quand elle fait l'amour dit la femme-nagual. Comme un saumon qui remonte le courant d'un torrent glacé, la guerrière laisse ses sens réveiller son cœur et elle chante sa pensée. Son âme s'ouvre, d'orgasme en orgasme, remontant le cours des sept piscines sacrées d'eau azur jusqu'à la source lumineuse de l'esprit.

Elle dit de ne surtout pas faire l'amour avec

Miguel Ramon. Qu'il va me détourner de mon chemin parce qu'il ne se rappelle pas encore son corps. Une guerrière ne doit jamais abandonner son pouvoir sexuel dit-elle et faire l'amour avec Miguel Ramon c'est lui abandonner mon pouvoir. Je dis que je ne comprends pas du tout ce que ça veut dire. Elle rit aux éclats, dit que c'est parfait, qu'elle n'en attendait pas moins de moi.

Elle dit aussi qu'il est temps que je brise mes liens avec le tonal car j'ai tellement de liens que le tonal me retient comme une ventouse et que le nagual n'arrivera jamais à m'arracher si je ne m'occupe pas de laisser un peu de jeu à mon appétit pour le tonal. Elle dit que je dois m'arracher au dieu-alcool, à la nicotine, au café, au langage. Elle dit que le nagual guette mon corps et que je dois faire preuve d'une vigilance à toute épreuve car il peut prendre possession de moi à n'importe quel moment. Elle dit qu'on se reverra sous peu.

La veille de Noël, chez des amis de José-Luis, j'ai rencontré Juan Fiores qui m'a dit: «Puerto Vallarta esta el paradiso del Nueva Atlantida.» Et je n'ai jamais revu Miguel Ramon.

Montréal, 13 mai 1982.